Alexandra de Viveiros
galerie nomade

www.alexandradeviveiros.com
+33(0)6 79 20 34 45
gallery@alexandradeviveiros.com

Les vigies

Artistes : Mathieu Merlet Briand, Anne-Flore Cabanis, Alice Nikolaeva, Gosha Ostretsov

12 avril 2018

Par quelque mystérieux hasard d'une date fortuitement choisie, cette exposition rassemble quatre artistes de l'inquiétude – ou faudrait-il dire de l'exploration inquiète ? - autour d'une icône de la certitude, Yuri Gagarine, dont le vol du 12 avril 1961 à bord du vaisseau Vostok C est peut-être la dernière geste héroïque de notre civilisation, répliquée comme en un combat antique par le vol d'Armstrong de juillet 1969. En cela, elle nous parle visuellement de cette perte qui est au cœur des temps présents, qui peut-être les définit, et que nous ne savons nommer que par antiphrase. Ces deux temps mythiques de la conquête de l'espace ont paru entremêler le génie technique de l'homme, c'est-à-dire le narcissisme inévitable et en apparence triomphant d'une raison capable de convoquer l'avenir sous la forme qu'elle réclame, et un monde du merveilleux, de la légende, sur lequel ouvraient les portes de cette aventure.

Vostok – *Orient* – est le nom du vaisseau matériel, de la *Santa Maria* moderne, mais aussi de cette part de désir d'enchantement qui nous habite toujours.

Mathieu Merlet Briand, *We live on a planet #earth*, 2017,
impression sur alu dibond.

www.alexandradeviveiros.com
+33(0)6 79 20 34 45
gallery@alexandradeviveiros.com

Cet entrelacement de la technique et du mythe est un moment dont nous conservons la nostalgie, mais dont la civilisation numérique nous éloigne sans doute à jamais, ou pour longtemps : au monde du merveilleux désormais discrédité s'est substitué un monde du virtuel qui est lui aussi *du côté* de la technique, *du côté* de la combinatoire. Un déséquilibre s'instaure.

Héros, mais aussi icône que Yuri Gagarine, portraituré mille fois par cent artistes officiels. Figure agonisante après les trente-deux siècles qui nous séparent du combat d'Achille.

Que toute l'astrophysique contemporaine se passionne pour les singularités qui ont rendu possible l'univers, et sans doute le menacent dans sa possibilité même, importe peu : ce sont des abstractions d'une hauteur trop vertigineuse pour la conscience. Une photographie de la Lune, une trajectoire de météorite, une station spatiale en orbite, sont des objets désormais trop concrets pour laisser notre pensée échapper à la *gravité* d'un destin techniquement déterminé. Les mêmes réflexions se pourraient faire à partir du terrain de la biologie, et bientôt de la pensée elle-même, investie par la dimension de l'intelligence dite artificielle.

Entre un devenir cartographié, mathématisé, apprivoisé si l'on veut, et la nostalgie d'une rêverie désormais entravée, ou transformée en simple divagation, les artistes ici rassemblés proposent des lieux visuels d'où interroger notre condition au moyen de l'ambigüité. Car l'ambigüité fut de tous temps l'outil des prophètes, des sybilles, des devins. Et si l'art devait jamais se ranger du côté de la certitude, il se dégraderait en simple technique. Pour reprendre le mot si galvaudé mais si juste de Martin Heidegger, le questionnement est bien la piété de la pensée. L'art, depuis ses origines, est la forme la moins raisonnante, la plus mystique, de cette piété.

Ambigüité d'un astre que Mathieu Merlet Briand propose non pas comme image de la Terre, ou de Mars, ou d'ailleurs, mais comme une sorte d'épiphanie, d'étrange Visitation d'un ailleurs qui revêt les apparences d'un objet familier de l'astronomie. Carte qui n'en est pas une, mais dont on comprend d'instinct qu'elle voudrait nous appeler à un voyage au moins mental, que la paresse nous fait hésiter à entreprendre. Sur quel vaisseau irons-nous ?

www.alexandradeviveiros.com
+33(0)6 79 20 34 45
gallery@alexandradeviveiros.com

Ambigüité d'un météorite qu'Alice Nikolaeva installe sur un objet familier, un fauteuil défoncé comme par un hôte encombrant mais pas nécessairement rejeté. Météorite, un nom masculin que l'on préfère souvent utiliser au féminin : objet à la forme et au genre mal déterminés, rendu inoffensif d'apparence mais terriblement violent s'il venait à nous heurter, annonciateur des fins de monde, des fins d'un monde. Sorte de *vanitas* qui pointe ironiquement notre fragilité.

Ambigüité d'un disque élégamment historié par le trait fragile, esseulé que trace Anne-Flore Cabanis, qui hésite entre écriture énigmatique et cartographie d'un monde ignoré, comme entr'aperçu en son centre et deviné seulement en sa périphérie, dérobé au regard par la seule confusion des formes, et qu'une singulière anamorphose nous ferait prendre pour une lointaine galaxie, un astre innommé, ou quelque figure céleste...
Ambigüité aussi de l'univers visuel de Gosha Ostretsov, univers qui semble appartenir aux récits de science-fiction des temps soviétiques, aux temps d'Aelita, au temps des utopies constructivistes, sorte de futur déjà advenu, au temps des mondes parcourus en imagination ; et pourtant, ne peut-on discerner une forme mélancolique de prophétie dans ce regard aimanté par des formes colorées mais muettes, dans cet esprit traversé de courbes et de lignes, dans ces êtres indécis juchés chacun sur son petit astre ?

Gagarine transfigure, comme tout véritable héros, la gloire acquise par son épopée vécue en geste immarcescible. Mais c'est aussi un héros moderne en ce sens que transparaît en lui une fragilité : c'est un héros que l'on embrasse, à qui les jeunes filles apportent des fleurs, envers qui l'on a des tendresses. On n'apporte guère de fleurs au Cid ou au chevalier Bayard… Or la fragilité est au cœur de la condition présente de l'Occident, qui a renoncé aux certitudes, et souvent les déteste : fragilité de notre environnement, fragilité de l'Homme qui a rejeté les dieux et les sens dont ils étaient les messagers, fragilité de l'individu en société, à qui plus aucune place, aucun statut ni aucune considération ne peuvent être promis sans que ces promesses ne soient trahies. Voici que l'art - qui fut dès son aube une prière, une invocation, voire une convocation, adressées à ce qui dépasse la conscience immédiate - se fait navigation, se met à explorer ces archipels de fragilités éparses, à espérer rencontrer un sens comme on trouve une pièce sur le trottoir, fortuitement, entre les écueils que sont les îles maudites d'Explication et de Doctrine. Dans cet espace - peut être ténu - entre la sphère technique en expansion, impérieuse et indifférente, et les refuges que l'esprit désemparé se donne, l'art tente depuis toujours de trouver une clairière, un lieu d'où contempler et interpréter le monde.

Dans son questionnement de la nouvelle superstructure digitale du monde, qui expulse l'homme de sa Terre pour l'introduire dans un espace parallèle, Mathieu Merlet Briand tente de déceler les traces d'un réel, ou sa rémanence.

www.alexandradeviveiros.com
+33(0)6 79 20 34 45
gallery@alexandradeviveiros.com

Alice Nikolaeva nous rappelle que les utopies autrefois jumelles de la conquête spatiale et de l'instauration du Communisme ont chu toutes deux, comme ce météorite doré, du Ciel ou elles semblaient devoir nous emporter, sans qu'aucun réenchantement ne paraisse possible. Sorte de menhir dont on ne sait plus trop quoi faire, il est posé là, incongru.

Les lignes sans fin que trace Anne-Flore Cabanis évoquent ces songlines qui remémorent le parcours de l'esprit-créateur de chaque groupe Aborigène d'Australie pendant son voyage terrestre ; mais un voyage que ses règles destinent à demeurer inabouti, de traits ne se recroisant jamais, ne formant aucune boucle, aucun entrelac, ne dessinant aucun message : création impossible de l'ancêtre toujours errant…et qui dessine pourtant un simulacre de carte, de lieu, de planète.

La science-fiction, la bande dessinée d'anticipation qui servent souvent de support au travail de Gosha Ostretsov sont une science-fiction pour ainsi dire inversée : une sorte de "Ah, comme il était beau le temps des Martiens ! », soupir poussé du banc où quelque vieillard déchu regrette les essors d'antan, ces belles trajectoires que parcouraient les âmes ou l'esprit, ou qu'ils désiraient du moins parcourir vers un Ciel, mais on a oublié lequel.

Pour Martin Heidegger, qu'il est toujours agréablement pédant d'évoquer, l'hégémonie de la technique sur le monde représente l'ultime manifestation d'une idéologie, la métaphysique du sujet, qui depuis la Grèce présocratique construit la relation de domination de l'homme sur le monde ; nous en vivons aujourd'hui les effets, mais non pas encore l'aboutissement. La relation technique de l'homme au monde consiste pour lui à considérer que le réel est un produit des lois de la raison, ce qu'il nomme l'arraisonnement du réel. Poursuivant cette idée, Hannah Arendt pensait le totalitarisme en général comme une extension de ce schéma de l'imposition, de la fabrication, à l'ensemble du domaine des affaires humaines. L'actualité ne lui donne pas tort. La leçon de cette approche, où l'on peut percevoir un écho du paradis perdu, est qu'en se réalisant par la seule technique, l'être risque à tout moment de se perdre. La fusée Vostok est une métaphore trop facile de la technique, on en conviendra ; néanmoins, il y a dans chaque image transmise par une sonde spatiale quatre ou cinq mille ans d'efforts de l'esprit scientifique, quatre ou cinq mille ans de travaux de la raison, empilés, densément tassés. Ce sont nos pyramides. Et nous semblons les contempler avec perplexité, comme si nous pouvions nous y égarer. Cette construction immense et admirable est-elle un tombeau de l'être ? Nous n'en savons rien, mais il faut tenir à l'œil ses bâtisseurs. Nos quatre artistes sont – parmi tant d'autres naturellement - quatre vigies.

Fabrizio Donini Ferretti

www.alexandradeviveiros.com
+33(0)6 79 20 34 45
gallery@alexandradeviveiros.com

Mathieu Merlet Briand

Mathieu Merlet-Briand est né en 1990. Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs a Paris en 2013, il poursuit ses études en cycle de recherche à EnsadLab, le laboratoire de recherche de l'EnsAD. Mathieu Merlet Briand enseigne également : il a travaillé notamment a l'EnsadLab, la Parsons School
et le PCA, Paris College of Arts. Il vit et travaille a Paris.

Mathieu Merlet-Briand s'intéresse a l'influence de la technologie sur la perception que nous avons de notre réalité contemporaine. Il cherche par exemple a questionner la matérialité des géants de l'internet, entendus comme synecdoque du monde numérique, en qui nos contemporains voient comme une sorte de dieu tout puissant. L'humanité n'a jamais autant enregistré d'informations, et n'a jamais eu accès à autant d'informations qu'aujourd'hui. On peut avoir l'illusion d'une pérennité de nos données dans ces « clouds », alors qu'elles sont tout de même stockées sur des serveurs qui ont une réalité physique. Cette dématérialisation contemporaine a donc quelque chose d'a la fois « hyper-matériel » et fragile. Mathieu Merlet-Briand voit cette question de la matérialité digitale comme une forme de quête utopique, en ce sens qu'il cherche à trouver une réalité physique sous-jacente aux technologies numériques, ou dérivée de celles-ci. Fasciné par le nombre d'images qui déferlent sur internet quand on fait une recherche à partir d'un mot, il a cherché à développer des processus de recyclage de ces images, ce qui a donné par exemple naissance au projet « Google Matter », et ne cesse d'explorer dans son travail cet espace entre nature et monde numérique.

Il utilise le "big data" comme medium, puis par des processus de recyclage ou en employant des analogies avec la nature, il façonne en quelque sorte les flux de données afin d'obtenir des objets tangibles sous forme principalement de sculptures ou d'installations multimedia.

Influencé aussi bien par l'histoire de l'Abstraction que par le Land Art ou les Nouveaux Réalistes, ses créations sont associées a Digital Culture, ou au mouvement Post-Digital.

Mathieu Merlet Briand a participé a de nombreuses expositions personnelles ou collectives tant en France qu'a l'étranger, dont la Biennale d'Art Contemporain de Moscou a la New Tretyakov Gallery (ou son travail a été sélectionné pour représenter la Biennale), Art Geneva, la YIA Art Fair au Musée des Arts et Métiers, et Variation - New Media Art Fair a la Cité Internationale des Arts.

We live on a planet #earth, 2017, impression sur alu dibond.

www.alexandradeviveiros.com
+33(0)6 79 20 34 45
gallery@alexandradeviveiros.com

Alice (Alisa) Nikolaeva

Alice Nikolaeva est née en 1991, l'année de la chute de l'URSS. Jusqu'en 2001, elle assiste à la dislocation de son pays, cette longue période de transition permanente et brutale. C'est aussi l'époque où de nouvelles utopies remplacent celles qui ont échoué. Le pays est comme suspendu entre deux mondes, entre deux temporalités et entre deux idéaux. C'est cette tension que la jeune artiste cherche à représenter dans ses installations au minimalisme formel qui joue avec l'espace et les volumes. A la nostalgie évidente de son travail, l'artiste appose l'ironie de titres faussement racoleurs tels que «Please just suspend your golden rock», «Black glory hole», «Space sale», «Pay it & smash it», «if you have a meteorite you don't need anything else ».

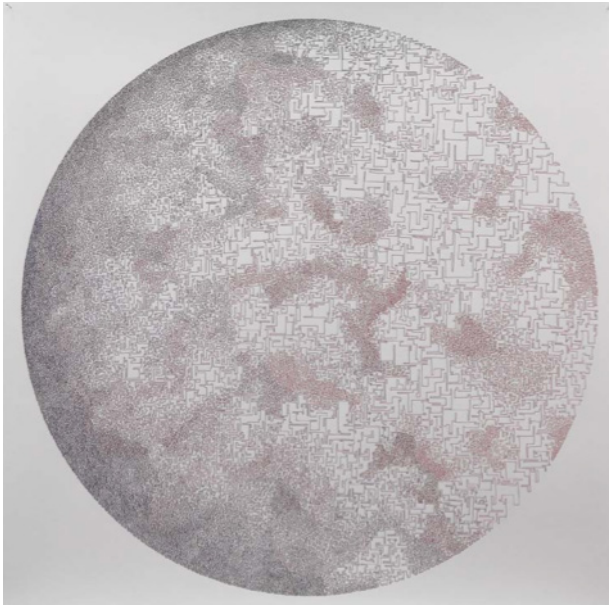
Alice (Alisa) Nikolaeva étudie à l'ENSBA de Paris en 2016 après avoir suivi des études de 'Graphic Design' à l'université de Samara. Elle a déjà participé à de nombreuses expositions collectives en France et en Russie, notamment à la Biennale de Moscou de 2016. L'artiste vit et travaille à Paris.

A bit more tension, 2016.

www.alexandradeviveiros.com
+33(0)6 79 20 34 45
gallery@alexandradeviveiros.com

Anne-Flore Cabanis

Après une formation préparatoire avec l'artiste Annette Huster, Anne-Flore Cabanis a suivi les ateliers des artistes Bernard Piffaretti, Sylvie Fanchon, Dominique Figarella (atelier P2F) et Philippe Cognée à l'ENSBA de Paris dont elle est diplômée en 2007.
Depuis 2001, Anne-Flore Cabanis dessine un tracé aléatoire au stylo sur papier. Cette écriture obéit à des règles simples : une ligne dessinée à main levée qui ne se croise pas et dont les angles sont toujours des angles droits. Le résultat semble suspendre l'attention dans un flottement introspectif. Après l'expérience d'un voyage d'étude au Brésil en 2005, elle traduit ce langage dans l'espace en lui faisant prendre différentes formes : performances, pièces sonores, collages in situ au ruban adhésif et installations en volume de lignes tendues. L'absence de centre et de limites indique que la question de la spatialité constitue l'enjeu principal de la composition, et nous parlent d'une forme d'errance des corps et des âmes dans les sociétés contemporaines.



Les interventions in situ d'Anne-Flore Cabanis jouent avec l'architecture de lieux privés ou publics. En rompant un silence visuel, elles entendent révéler la présence de mouvements invisibles, choisis par l'artiste, qui crée des apparitions et disparitions de lignes et de couleurs. Celles-ci proposent un moment de réflexion sur la circulation des corps, du regard ou de la pensée. Elle a fait son premier collage in situ au ruban adhésif lors d'une exposition dans le Terminal 5 de l'aéroport JFK à New York en 2004. Ses projets l'ont amenée à intervenir au CENTQUATRE-PARIS, dans le quartier d'Ixelles à Bruxelles en Belgique, dans un collège d'Aubervilliers (93), à la gare de Metz, à la Filature (scène nationale de Mulhouse) et à l'étranger dans la ville de Taipei, Taïwan.
Anne-Flore Cabanis vit et travaille à Paris.

Sombre à rouge, 2013, encres de couleur sur papier, une ligne.

www.alexandradeviveiros.com
+33(0)6 79 20 34 45
gallery@alexandradeviveiros.com

Gosha Ostretsov
(ГОША ОСТРЕЦОВ)

Né en 1967 à Moscou, où il vit et travaille, Gosha Ostretsov est un artiste russe reconnu, issu de la nouvelle génération d'artistes de la Russie post-soviétique.
Formé à l'Ecole du Décor du Théâtre du Bolchoï, il passe quelques années à Paris, à partir de 1988, aux côtés des deux grands stylistes que sont Jean-Charles de Castelbajac et Jean-Paul Gaultier. De cette expérience il retient leurs univers très colorés et très pop qui l'amènent à poursuivre un travail plus personnel et orienté vers les arts plastiques.
Il s'inspire alors de la bande dessinée où il peut s'exprimer aisément et surtout mettre en lumière cet art oublié et banni par les bolchéviques.
La science-fiction est au cœur de son travail à travers ses bandes dessinées, ses dessins, mais aussi ses installations qu'il n'hésite pas à mettre en scène autour d'histoires fantastiques. Ses créations détonent, et empruntent la gestuelle de l'abstraction lyrique américaine avec des coulures et un grand dynamisme révélé par les sujets qu'il dessine: des super héros aux super pouvoirs, des héroïnes, des combats entre héros et monstres tout droit sortis de son imagination hors norme.
Gosha Ostretsov exprime sa volonté de vouloir échapper au quotidien, à ses contradictions et aux tyrannies de notre société ; ses héros sauvent l'existence et ses installations entendent agir comme des révélateurs de vérités destinés à susciter une prise de conscience de leur spectateur.
En 2010, il a réuni un groupe d'environ vingt artistes sous le nom de VGLAZ. En 2012, le collectionneur et galeriste Charles Saatchi a choisi certains de leurs travaux pour une exposition collective appelée « La gaîté est le trait dominant de l'Union Soviétique ». Les oeuvres de Gosha Ostretsov sont présentes dans des collections prestigieuses telles que le Centre Pompidou, le Musée d'Art Russe de Saint Pétersbourg, la galerie Tretyakov de Moscou, le Centre National d'Art Contemporain de Moscou, le Musée d'Art Moderne de Moscou, la collection Zabludowicz à Londres.

Manipulation" #2, acrylique et email sur toile, 2016.